

ALEXANDRE ZINOVIEV

VA AU GOLGOTHA

traduit du russe par

Anne COLDEFY-FAUCARD

PROLOGUE

Un rayon de soleil émergea soudain derrière le grand édifice de l'hôtel « Volga », glissa sur la calvitie de V.I. Lénine, sculpté « grandeur nature » (selon l'affirmation du camarade Souslikov lui-même, Premier secrétaire du Comité régional du P.C.U.S.) dans un bloc de granit rouge de quinze mètres de haut et traversa en flèche la rue Gorki ; longeant les anciens hôtels particuliers de la noblesse et des marchands, qui abritent aujourd'hui les organes dirigeants à l'échelon local, il se posa un instant sur l'immeuble de la Direction régionale du K.G.B., comme pour faire acte de loyauté, et fila droit sur Novyé Lipki, nouveau quartier d'habitations édifié sur le modèle du Novyé Tcheriomouchki de Moscou, « jalon essentiel sur la voie de notre irrépressible mouvement vers l'avant et le communisme total » (paroles historiques authentiques, là encore, du camarade Souslikov en personne). S'engouffrant dans Novyé Lipki, le rayon susmentionné éclaira un tas d'ordures où déjà s'affairaient chats et pigeons, et vint s'immobiliser sur la face paisible d'Ivan Laptiev, célèbre parasite de la ville de N..., ivrogne, poète et prédicateur qui, à cette heure, récupérait après sa cuite de la veille, dans le bac à sable de l'aire de jeux. Il avait regagné « ses pénates » tard dans la nuit et, en représailles, les habitants de l'appartement où il louait une paillasse avaient refusé de lui ouvrir. Sentant la douce chaleur du premier rayon de soleil, Laptiev écarquilla les yeux qu'il avait clairs comme un ciel sans nuages, secoua le sable de sa barbe et de ses cheveux bouclés, s'étira, bâilla à se décrocher la mâchoire et émit un son qui fit se réfugier les pigeons terrifiés sur le toit de l'immeuble voisin, et se percher dare-dare les chats sur les arbres. « Dieu, qu'il est bon de vivre ! », murmura-t-il, et il chemina vers le robinet où la gardienne avait fixé un jet de caoutchouc pour arroser la cour.

La suite, Ivan Laptiev vous la racontera lui-même. Parler lui est une vocation et une profession. A vous de voir comment considérer ses propos. Il est franc et honnête, et ses paroles méritent donc la confiance. Mais il est franc et honnête à la manière russe. Or, nous autres, Russes, n'avons plus aucun critère pour démêler le vrai du faux. Nous croyons ardemment au mensonge et nions farouchement des vérités premières. Aussi les propos de mon narrateur méritent-ils, incontestablement, d'être mis en doute.

UN RECIT MASOCHISTE

Cela s'est exactement passé ainsi : hier, nous avons « bringue » bien après minuit, et j'ai dû coucher dehors, dans le bac à sable de l'aire de jeux. C'est froid, inconfortable, mais hygiénique. Et,

*L'estomac à l'envers, la tête qui ballonne, A
aligner des mots décousus et obscènes Voilà que
je m'obstine, contant avec patience Le drame de
la vie et sa désespérance.*

Mais ne craignez rien : je ne vous régalerai point de ce genre de mots. Car je suis Dieu, et Dieu s'exprimant à coups de jurons, c'est grotesque et cela rabaisse quelque peu l'idée même de Dieu. Donc, je commence. Je commence dans un style élevé (« planant », comme on dit), mais cela ne durera pas, et je terminerai dans un style radicalement contraire (« au ras des pâquerettes »).

Hommes ! Quittez un instant vos soucis, vos affaires, et oyez ce récit ! Il n'a rien d'édifiant. Il a mieux : la souffrance. Nous autres, Russes, avons dans ce domaine une expérience historique des plus riches. La souffrance est devenue notre mode de vie et notre nature. Nous souffrons avec imagination et talent, avec un grand courage et beaucoup de patience, bref en professionnels ! Et, bien sûr, avec délices. Nous autres, Russes, apportons à l'édifice de la culture mondiale non seulement les idées communistes, les espions, la vodka, les icônes et les poupées gigognes, mais des Champions de la Souffrance. Ne vous hâtez point, cependant, de nous classer dans la catégorie des masochistes impénitents. Nous serions heureux de prendre du plaisir à des choses agréables. Mais elles sont si rarement notre lot que nous les considérons d'un œil soupçonneux lorsqu'elles

nous échoient, et souffrons de savoir que, de toute façon, nous les perdrons bientôt. Notre souffrance est la marque de notre époque. Et, peu à peu, elle engendre un nouveau Dieu. Mais notre époque est bourrée jusqu'aux yeux de contraceptifs. Et si elle met finalement un dieu au monde, ce sera un Dieu monstrueux, le Dieu des monstres et de la monstruosité, le Dieu de l'automartyre.

Le Dieu russe est un bien curieux phénomène. Il exprime les pensées les plus pures et les plus sacrées dans la langue la plus sale et la plus pécheresse du monde. Imaginez à quoi ressemblerait le Nouveau Testament, si le Christ était apparu en Russie, et qui plus est dans notre trou perdu! Prenez n'importe quel Sermon sur la Montagne et traduisez-le dans la langue des « temples »-bouis-bouis de Russie ! Non, mieux vaut ne pas essayer. Le Dieu russe n'émet de jugements lucides que lorsqu'il est effroyablement soûl ; à jeun, il ne mouline que des âneries. De sorte que si, d'aventure, je vous raconte des choses intelligentes, sachez-le : je serai alors complètement paf. A l'inverse, si vous trouvez, ici ou là, quelque sottise, je vous l'aurai sortie en pleine possession de mes moyens.

PAIX A CELUI QUI ENTRE

Un intellectuel bien connu de notre ville, qui publie ses œuvres progressistes dans des revues de la capitale, baptisait son fils de cinq mois. Comme j'ai la réputation de m'y entendre en religion, on m'a invité à la petite beuverie organisée pour l'occasion. Une fois les convives bien échauffés, on m'a prié de composer un poème en l'honneur du nouveau-né.

*Entre, enfanteau, dans le beau monde terrestre !
Hâte-toi de rallier l'humaine confrérie! Entre !
Et, vite, suis-moi, si tu veux connaître De nos
richesses terrestres la batterie !*

Ainsi commençai-je mon improvisation. On m'applaudit. Puis j'évoquai les parents qui vous enseignent les fondements de la vie, les maîtres qui vous apprennent à lire et à écrire, les amis qui vous

tendent la main et vous épaulent, les femmes prometteuses de félicité, les compagnons de combat qui vous invitent à partir en campagne, les plaisirs et autres attributs de l'existence. De nouveau, je fus applaudi. C'est alors que je dis « mais ». « Mais bientôt, poursuivis-je, tes proches te deviendront étrangers, ils t'accuseront d'ingratitude, et tu seras cruel et impitoyable avec eux ; tes maîtres te maudiront de ne pas suivre leurs préceptes, et tu leur reprocheras leur enseignement mensonger ; ta femme te trompera, les plaisirs de la vie ne susciteront qu'ennui, vide de l'âme et déception. Tu seras seul et inutile... » Là, personne n'applaudit. Les uns se taisaient, effondrés : peut-on aller contre la vérité ? Les autres étaient furieux : on n'a pas le droit de voir ainsi tout en noir, mince alors ! On vit, et pas si mal que cela, on ne meurt pas de faim, on ne couche pas sous les ponts, on a de quoi boire.

*Buvant jusqu'à la lie le nectar de la terre, Tu
trouveras soudain qu'amer en est le goût. Puis tu
ne pourras plus revenir en arrière Et vieux tu
deviendras, fini, usé, d'un coup. Un réseau de
rides couvrira ton visage Et tu demanderas : à
quoi bon tout ce foin ? Alors, tu répondras,
enfin devenu sage : Pour servir de leçon. Mais
qui en a besoin ?*

Ainsi conclus-je mon improvisation. L'humeur des invités était définitivement gâchée. On décida qu'il était temps de retourner chacun chez soi. Tenant à peine sur ses jambes, le maître de maison déclara, en guise d'adieu, que « ces fumiers » (allusion aux forces réactionnaires de notre société) lui colleraient sûrement un blâme au niveau du Parti, avec mention sur sa carte, et qu'il lui faudrait, une année entière, jouer la maturité politique et le militantisme ardent pour le faire sauter. Sur le chemin du retour, je fus arrêté par des gars costauds (à quatre contre un), qui fouillèrent mes poches; n'y découvrant rien, ils me refileèrent deux ou trois gnons et promirent, la prochaine fois, de m'arracher la barbe si mes poches étaient encore vides. Je jurai de m'amender. Entre, enfanteau, dans le beau monde terrestre ! Entre et goûte aux joies de l'existence !

LA NUIT

Mieux vaut mourir parmi les hommes que vivre dans le désert. Mais il y a pire : vivre au milieu d'une foule pour laquelle tu n'existes pas. Un état seulement comparable à celui du Dieu tout-puissant dans une société d'athées. Dans ces moments-là, je me tape la tête contre les murs. Et pas au figuré, au sens propre du terme ! Je choisis d'ailleurs le mur de brique qui donne sur la rue : on n'entend pas les coups. Je ne tiens pas à alarmer mes voisins d'appartement ni les propriétaires de la chambre où je loue un « coin » pour dix roubles. « Dieu, murmuré-je, aide-moi à surmonter cet interminable instant de solitude ! » Mais vaine est ma prière, car je suis Dieu, et Dieu ne peut alléger ses propres souffrances. Il ne peut que soulager celles des autres, multipliant par là même les siennes. Dieu est un guérisseur universel, impuissant à se soigner et prenant sur lui les maladies de ses patients.

— Tu parles d'un locataire qu'on a récupéré ! dit ma propriétaire à son mari. Une espèce de dingue ! Toute la nuit à s'agiter ! Le mois prochain, ou il paie cinq roubles de plus, ou il s'en va au diable !

LE MATIN

La vie est courte, mais le moindre de ses instants dure une éternité. Surtout quand on fait la queue pour rencontrer le chef de la milice. Dans ces moments-là, les idées les plus démentes vous passent par la tête.

— Eh bien, Laptiev, demande le chef en guise de bonjour, quand mon tour vient enfin de comparaître devant son regard sévère mais juste : qu'est-ce que t'as encore inventé ?

— Je veux créer une nouvelle religion. En quoi suis-je pire que le Christ, Bouddha, Confucius ou Mahomet ? Alors voilà, j'ai décidé de m'y mettre. De toute façon, j'ai rien à faire et j'ai la tête qui enfle à force de penser.

— Autant que je puisse en juger, t'as moins la tête qui enfle que la gueule bouffie. Et, apparemment, les pensées n'y sont pour rien. Faut travailler, Laptiev. T'auras plus le temps de penser.

- Sages paroles ! Le premier principe d'une religion est l'oisiveté pensante. Un homme occupé est incapable d'inventer même une blague minable ! Alors, une religion... Soit dit en passant, Bouddha a passé un demi-siècle à traîner sa flemme, avant de parvenir à formuler quelques postulats banals de son enseignement.
- C'était en régime capitaliste, Laptiev. Nous ne l'aurions pas toléré. Et n'y compte pas : nous ne te permettrons pas de rester inactif ne serait-ce que six mois ! Pourquoi inventer une nouvelle religion, Laptiev, alors que nous n'arrivons pas à nous débarrasser des vieilles ?
- Les raisons ne manquent pas. D'abord, je n'entrave rien aux anciennes religions. J'ai essayé de les connaître, mais j'ai tout de suite renoncé : c'est à mourir d'ennui. J'ai moins de peine à en inventer une nouvelle. Et puis, les vieilles religions le sont au sens propre du terme : ce sont des religions moribondes, tout bonnement désuètes. Des vestiges du passé — pour une fois, je suis entièrement d'accord avec notre idéologie et notre propagande. Et depuis que les chefs de l'Eglise russe orthodoxe ont été décorés pour services rendus au pouvoir soviétique, je suis définitivement convaincu que les vieilles religions ont perdu leur religiosité profonde, n'en conservant que l'apparence. Moi, j'ai soif d'authenticité. A l'apparence cultivée au long des siècles, je préfère la grossièreté originelle. Enfin, j'ai ma fierté et je suis ambitieux. En quel honneur devrais-je suivre un Hindou, un Juif ou un Arabe? Nous autres, les Ivan russes, traçons de nouvelles voies pour l'humanité. Nous avons été les premiers dans le cosmos. Pourquoi n'innovions-nous pas de la même façon dans le domaine religieux, et ne créerions-nous pas, disons, une religion ivanienne ? Mieux vaudrait, d'ailleurs, la baptiser du nom de son fondateur : la religion laptievienne, ou le laptievianisme.
- Pour le cosmos, c'est vrai. Mais tu as été à l'université, Laptiev. Tu dois savoir que notre société est antireligieuse.
- Vous avez raison, comme toujours. Mais je pense qu'il s'agit d'un phénomène transitoire. Avec le temps, nos guides spirituels s'attaqueront aussi au progrès religieux. On ne saurait encore prévoir sous quelle forme : peut-être éliront-ils un patriarche au Politburo, ou un membre du Politburo deviendra-t-il patriarche.
- Tu sais, Laptiev, que t'es loin d'être un imbécile! Une fameuse idée, que t'as là! Je ne manquerai pas d'en parler à la séance du Bureau du Comité régional. Ils n'ont pas fini de rigoler ! Tu peux partir, va. Et n'oublie pas : le travail est le meilleur remède

contre les idées et les projets stupides. Un patriarche membre du Politburo ! Ha-ha-ha ! Sacré farceur, Laptiev !

En fait, je ne blaguais pas. Des exemples d'union entre l'Eglise et le Parti, je peux en citer à la pelle. Ainsi, le chef curé de notre ville a fait ses humanités et possède un diplôme d'études supérieures, ce qui lui vaut l'inimitié des plus hauts gradés de l'Eglise. On l'invite, à l'occasion, aux réunions du Comité régional du Parti, lorsqu'on discute, pour la énième fois, de la lutte contre l'alcoolisme et de la nécessité d'élever le niveau moral de la Jeunesse. Il a publié récemment, dans le journal, un article où il affirmait que le pouvoir soviétique nous vient de Dieu. Ce que personne n'a contesté, jusqu'à présent.

En quittant le poste de la milice, je me fis la réflexion qu'il ne fallait pas avoir une attitude nihiliste envers les vieilles religions. Ce serait du déviationnisme de gauche. J'ai beau ne pas les connaître, je dois au moins les utiliser comme une des sources de ma nouvelle religion. En les repensant d'un point de vue critique, cela va de soi. Et conformément à cette tradition du marxisme-léninisme qui, à l'université, m'a valu la note maximum : on peut puiser ses idées à n'importe quelle source, à condition de ne pas oublier de cracher dessus, après s'en être servi.

JE SUIS DIEU

Raisonnons d'un point de vue purement logique. Si, par définition, Dieu est un être qui crée une religion, je suis, selon la définition de la notion même de Dieu, Dieu tout simplement. Quelle logique primitive et quelle grandiose déduction ! Dans notre vie, de toute façon, les résultats ne sont pas proportionnels aux efforts investis. Regardez autour de vous ! Combien de gens ont tout sans se fatiguer et combien déploient des efforts de titan pour, en fin de compte, n'arriver à rien ! Alors, écoutez et prenez-en de la graine ! Je remplis déjà ma mission : j'attire vos âmes dans les filets de mon système de vie. Suivez-moi et je vous apprendrai à chambouler le monde sans bouger le petit doigt.

Oui, je suis Dieu. Mais ne vous hâtez point de m'envier et de vous indigner. Etre Dieu n'est pas une occupation si plaisante. L'existence de Dieu, c'est bien pour les autres. Mais ce n'est pas si bien pour

Dieu lui-même. Peu nombreux, aujourd'hui, sont ceux qui LE croient. Il y en a encore assez pour croire EN LUI, mais cela ne veut pas dire qu'on *le* croie. Cela traduit simplement un manque de confiance *de* soi et *en* soi. Les hommes, en outre, peuvent s'adresser à Dieu, se plaindre à lui, lui formuler des requêtes. Mais vers qui Dieu peut-il se tourner ? Vers lui-même ? Essayez un peu, pour voir, et vous comprendrez que c'est absurde. Dieu n'a personne à qui s'adresser, à qui se plaindre, en qui placer son espoir. En tout, il ne peut compter que sur lui-même. Pas sur les hommes, que je sache ! Il ne va certes pas se tourner vers eux. S'il existe, c'est parce que seuls les idiots, les filous, les arrivistes intéressés et vaniteux, peuvent compter sur les hommes. Dieu est l'absolue solitude et l'absolu désespoir. Je comprends la situation de Dieu, car je ne cesse d'en faire moi-même l'expérience.

Notre époque, révolutionnaire à tout crin, a apporté, il est vrai, un correctif : Dieu peut désormais s'adresser à la commission administrative d'embauché forcée. Mais c'est une mesure extrême, à laquelle il ne convient de recourir que lorsqu'il n'y a plus d'autre solution. Disons-le tout net : ma situation n'est pas enviable. Et il m'arrive de tenter de me défilier.

Hommes ! Ne jalousez point Dieu, car être Dieu est très mauvais pour Dieu lui-même. Et ne jugez point celui qui a résolu de le devenir, car il est digne de compassion.

Rappelez-vous le Christ !

Être Dieu, cela signifie aller au Golgotha.

MON ENSEIGNEMENT

Le chemin qui y mène est semé d'épines et d'embûches. Dans notre pays, il passe par les débits de boissons, communément appelés « bouis-bouis ». Je n'ai rien contre, car le boui-boui est le grand temple où je prêche mon enseignement et trouve des disciples. Pour eux, j'invente prières et sermons, le plus souvent en vers. Que cela ne vous étonne pas. Le Christ aussi s'exprimait en vers. Bouddha s'accompagnait à la guitare. Quant à Mahomet, il beuglait avec une force incroyable. Mes « prières » se répandent comme une traînée de poudre à travers la ville, au point que, dès le lendemain, je ne peux même plus prouver que j'en suis l'auteur. Je ne m'en soucie pas,

d'ailleurs. On ne gagne pas sa vie avec des « prières ». Et si on faisait le rapprochement, je ne couperais pas aux ennuis. Le chef de la milice, alors très paternel avec moi, me l'a bien dit : bois, paie-toi des bonnes femmes, raconte des bobards, joue à l'illusionniste, mais laisse tomber la chansonnette ! Si j'apprends que tu t'amuses encore à ça, je te vire de la ville en moins de deux !

Dans la ville, on appelle mes poèmes *l'Evangile pour Ivan*. On raconte que quelqu'un les recueille, au titre de la création populaire, autrement dit collective. Moi, je ne les recueille pas. Je ne m'en souviens même pas. Si, d'aventure, une ancienne prière me revient en mémoire, je la réinvente complètement chaque fois. Avec le temps, je vous présenterai quelques-unes de mes compositions. Si notre humeur s'y prête, bien entendu.

Mon enseignement ne se résume point à *l'Evangile*. Il se compose d'une partie « céleste » et d'une « terrestre ». La première n'est pas forcément faite de poèmes, et mes vers doivent beaucoup à la partie terrestre de mon enseignement. La différence entre les deux est plus profonde. La partie céleste présuppose, ouvertement ou non, l'existence dans le monde d'une substance divine, d'une chose pure, lumineuse, élevée. Elle est empreinte de tristesse et de désir de souffrance, ce qui se traduit, parfois, par un appel à une vie de débauche et de folie. Ne le prenez pas au pied de la lettre. Ce n'est qu'une façon de parler. Dans notre société, pareille vie n'est en réalité que saleté, vulgarité et indigence. La partie terrestre, elle, présente sans fards les conditions de vie réelles de notre société. Qui plus est, comme le fondement indestructible, éternel de notre existence. Cette partie se compose de descriptions de la réalité et de conseils pratiques sur la meilleure façon de vivre en son sein, sans se jeter corps et âme dans la lutte pour la survie.

Je vous ferai peu à peu connaître les deux parties de mon enseignement. A condition, bien sûr, que les autorités ne me mettent pas le grappin dessus pour m'enfermer dans une maison de fous comme un schizo déguisé, m'expulser de la ville comme un parasite chronique ou me jeter en prison comme un fieffé coquin. De la part des autorités, ces trois solutions sont également possibles. Je dois jusqu'ici mon salut au fait que les divers organes concernés tentent tous à la fois de faire de ces trois éventualités une réalité, ou qu'ils comptent les uns sur les autres pour s'en occuper (de sorte que leur attention se détourne de moi), ou encore qu'ils se disputent entre eux (ce qui a les mêmes effets).

MES ENNEMIS

Le Christ, Bouddha et Mahomet ont commencé leur itinéraire terrestre en dénichant une poignée de disciples et défenseurs. J'ai commencé le mien en me créant une multitude d'ennemis et de détracteurs. Je ne parle pas du pouvoir : le pouvoir est le pouvoir, et non un ennemi. L'ennemi, c'est le confrère. Et avant tout : les intellectuels progressistes. A ne pas confondre avec les érudits de l'époque du Christ. Rien de tel, en ce temps-là. Non, c'est un produit spécifique de la culture moderne. Les intellectuels représentent une couche sociale à part, qui vit au compte de la culture et non pour elle. Leur esprit est perverti, leur instruction superficielle et chaotique, leur suffisance et leur vanité incommensurables. Ils me font une réputation de charlatan et de filou. Ils se passionnent pour le bouddhisme, le yoga, la philosophie religieuse russe, la parapsychologie... Mais ce n'est qu'un tribut qu'ils paient à la mode et la marque purement extérieure d'une pseudo-culture. Je les ignore.

Immédiatement après les intellectuels, viennent mes concurrents directs. Oui, figurez-vous, mes concurrents ! Notre petite ville ne compte pas moins d'une dizaine d'arrivistes et de fainéants prétendant au même rôle que moi. Et ces « ordures divines » me créent une masse d'ennuis. Comme je les surpasse par mes dons et ma popularité, ils sont là, bouillant de haine, à me calomnier et à gribouiller des dénonciations. Le chef de la milice, que j'ai déjà évoqué, m'a un jour confié, dans un accès de sincérité, qu'eux, les miliciens, se fichaient bien de moi, qu'ils m'avaient plutôt à la bonne, mais qu'il y avait des signaux auxquels ils étaient obligés de réagir. Eux non plus ne sont pas des dieux ; ils ont aussi des chefs et un tas de salauds au-dessus, qui ne les laissent pas en paix. Je le comprends.

Ceux qui jugeaient le Christ ne faisaient également qu'exécuter la volonté du peuple.

Mes concurrents s'entre-dévorent et se dénigrent à qui mieux mieux. Mais il y a entre eux une certaine unité. Ils sont à peu près tous pareils, et pareillement des nullités. Je les dépasse très nettement, intérieurement comme extérieurement, et ne veux point les fréquenter. Je suis un Dieu solitaire. Je suis seul par principe, car Dieu ne peut appartenir à une mafia. Mais Dieu lui-même est impuissant face au pouvoir de la mafia. Et je fais constamment

l'expérience de la puissance de celle-ci. J'ai pu, jusqu'à présent, acheter mon salut, en laissant mes collègues dépouiller la population et en me contentant de quelques miettes. Sur ce point, je ne les gêne pas, mais leur haine ne diminue pas pour autant. Pourquoi ? Parce qu'ils ne veulent pas être simplement des dieux, mais des dieux repus, nageant dans le confort. Et mon exemple montre que Dieu ne peut être repu ni vivre dans l'abondance.

Je ne puis ignorer mes concurrents, à la différence des intellectuels. Avec eux, je dois toujours me tenir sur mes gardes, sinon ils me tendront un piège et me passeront à tabac. Ou bien ils me tueront : ce sont des choses qui arrivent, chez nous.

MA PROFESSION

Du temps où j'étais étudiant, un incident de ce genre s'est produit dans la cour de l'immeuble où je vivais. Un paisible ouvrier, père de trois enfants et pas plus ivrogne qu'un autre, a tué une gamine de chez nous. Il voulait lui piquer de l'argent pour s'acheter de la vodka : il avait absolument besoin de rincer sa cuite. La gosse allait à l'épicerie. Elle n'avait pas dix roubles en poche. Assez, cependant, pour un demi-litre. Le meurtrier a acheté sa vodka et est revenu dans la cave où il avait traîné le corps ; il a liquidé la bouteille et a sombré, près du cadavre, dans un sommeil de plomb. C'est là qu'on l'a trouvé. Et, bien que l'affaire fût claire comme de l'eau de roche, il s'est produit une chose invraisemblable : un autre a pris la faute sur lui, un traîne-savates complètement délabré, alcoolique jusqu'aux yeux, de ceux qui hantent les abords du magasin de vins et spiritueux. Il a déclaré avoir tué la fillette et bu l'argent avec l'accusé. On a jugé le traîne-savates. Quelques jours plus tard, l'ouvrier s'est pendu, laissant une lettre d'aveu. J'ignore ce qu'il est advenu du traîne-savates.

Cette affaire est restée gravée dans ma mémoire. Je l'ai souvent évoquée et analysée. Comment est-ce possible? me disais-je. Un homme tue son prochain pour quelques sous. Il n'a, en lui-même, aucun principe pour le retenir. Convaincu de son impunité, il commet son forfait. Et il échappe au châtiment des hommes. Pourtant, quelque chose, au fond de lui, l'oblige à s'infliger la pire des peines : la mort. Quelle est cette chose ? La conscience ? Mais

qu'est-ce que la conscience ? Et pourquoi un innocent accepte-t-il de souffrir pour un autre? Il est seul, misérable, inutile. Celui pour lequel il a résolu de se sacrifier a des enfants à élever. Admettons. Mais cet enchaînement de pensées a dû s'effectuer dans l'esprit de cet homme, sa volonté a dû fonctionner. Qu'est-ce qui a déclenché ce processus?...

Plus je réfléchissais au problème, plus une conclusion s'imposait à moi : il y a malgré tout en l'homme un principe naturel que développent et exploitent les anciennes religions et que tente d'utiliser à son profit notre idéologie. Mais...

Mais ! L'éternel « mais » ! L'explication est banale, me disais-je. L'ouvrier, en reprenant ses esprits, a nié avec acharnement. La milice, elle, a besoin des aveux du criminel. Ils ont pris le premier traîne-savates qui leur tombait sous la main et l'ont si bien cuisiné, que l'aveu est devenu pour lui le seul soulagement possible. L'ouvrier était bien vu à son usine, le collectif l'a soutenu. Alors, pourquoi s'est-il pendu ? Va savoir ! Peut-être avait-il bu. Peut-être sa femme refusait-elle de lui donner un rouble pour rincer sa cuite et qu'il n'a pas trouvé une autre gamine. Peut-être le cours des événements eût-il été changé, s'il avait rencontré sur sa route une gamine serrant dans son petit poing un billet de trois roubles... Qui sait ? !

Je me calme pour un temps. Tout est clair ! L'homme est de toute éternité une ignoble créature, et la religion un opium du peuple. Mais pourquoi régaler pareille créature d'un breuvage aussi raffiné et pas tellement bon marché ? Et la créature est-elle devenue meilleure, au moment où on cesse de l'en abreuver ?

J'ai narré à mon groupe cette histoire de cauchemar. « La belle affaire ! s'est exclamé un de mes camarades. Tiens, chez nous, il s'est passé un truc autrement sérieux ! » Et toute la journée, il a rabâché « son » histoire de cauchemar, en était fier, s'en vantait. Sans doute lui importait-il d'éclipser « mon affaire » et de captiver l'attention. « C'est les parents qu'il faut punir, a dit un autre, pour leur apprendre à envoyer les gosses tout seuls au magasin !...» « Il faut renforcer la milice, a déclaré un troisième. Et les brigades de volontaires! Que la population participe à plein au maintien de l'ordre! Rappelez-vous ce que nous enseignaient les classiques du marxisme !... » Et personne n'a pensé à ce « certain principe », dont j'avais soupçonné la présence dans la créature ignoble par essence : l'homme. « Tout de même, il manque quelque chose aux gens, ai-je dit. Un " quelque chose " qu'on ne remplacera pas par la lutte contre l'alcoolisme, le renforcement de la milice, la mise à contribution

pleine et entière de la population pour le maintien de l'ordre, ou l'étude des classiques du marxisme... » « Quoi ! a rétorqué mon ami, lui-même grand amateur de beuveries. Le casse-croûte ! Le casse-croûte, voilà ce qui manque ! Si nous cassions la graine comme il sied à l'homme du vingtième siècle, crois-moi, le nombre des gamines assassinées pour trois roubles diminuerait de moitié ! » En vrai Soviétique, il raisonnait à grande échelle.

Les années ont passé. Aujourd'hui, je sais exactement ce qui nous manque. Je suis devenu un spécialiste de cette denrée déficitaire de la vie humaine, un spécialiste des conversations sur le thème de l'Âme, de l'Éternité, de Dieu. Pour moi, la question de savoir s'il existe vraiment ne s'est jamais posée. Je vis depuis quelque temps avec le désir passionné qu'il soit. Il viendra. Tout dépend de nous, pas de Lui. Car Lui, c'est nous. Le reste n'est que vanité, vanité encore et toujours. Cela, c'est moi qui vous le dis, moi le Maître de Justice, comme m'ont surnommé, pour rire, mes clients et compagnons de bouteille.

Un surnom qui ne repose pas sur rien. J'ai en effet une profession unique : j'enseigne aux hommes à bien vivre et à bien terminer leur vie. J'exerce, cela va de soi, clandestinement. Légalement, c'est le Parti et le Gouvernement qui apprennent aux gens à vivre, autrement dit, pour notre petite ville, le camarade Souslikov en personne et autres dirigeants locaux. Mais ils leur apprennent à vivre pour la société, pour le bien du peuple (comment le peuple pourrait-il vivre pour le bien du peuple ?!), pour le bonheur des générations à venir. Moi, j'apprends aux hommes à vivre pour eux-mêmes. Je leur apprends à être beaux, sains, intelligents, brillants, jeunes et heureux. Je donne des leçons particulières et des consultations privées. Et je prends le même prix que pour des cours de langues étrangères, ou pour « chauffer » les écoliers en vue du concours d'entrée à l'institut. Ce que je pratique également.